l'établissement des *primes* avait eues en vue. Les seules marchandises pour lesquelles il existe encore une *prime* de sortie ou drawback sont les viandes salées et les beurres salés ; cette *prime* représente la taxe de consommation perçue sur le sel (v. l'article que nous avons consacré au DRAWBACK, dans ce *Supplément*). Certains produits, tels que les papiers, qui sont assujettis à des taxes de fabrication intérieure, donnent lieu également, à la sortie, au remboursement de ces taxes. Il en est de même des sucres indigènes sortant des fabriques exercées et des entrepôts de la régie.

En 1872, lors de la discussion de l'impôt sur les matières premières, le système des *primes*, que le gouvernement avait proposé de rétablir comme corollaire de la loi qui édictait cet impôt, souleva les plus vives critiques. On fit remarquer que le mécanisme de ce système, fort restreint en théorie, se traduit, dans la pratique, par des appréciations incertaines, par des difficultés et des lenteurs de toute sorte, insupportables au commerce, par des incitations continuelles à payer à l'entrée le moins possible sur les matières premières et obtenir le plus possible à la sortie des produits fabriqués. L'industrie manufacturière, celle des textiles en particulier, se livre aujourd'hui à tant de transformations, de mélanges et d'apprêts, qu'il serait en effet bien difficile, sinon impossible, pour la douane, de reconnaître promptement, à l'inspection d'un produit fabriqué, la nature et la quantité de chacun de ses éléments constitutifs. Pour obtenir des évaluations à peu près exactes, force serait de recourir à des vérifications longues et minutieuses, absolument incompatibles avec les habitudes et les besoins actuels de notre commerce d'exportation.

PRIMEFEUILLE s. f. (pri-me-feu-lle; *ll* mll. — de *prime*, et de *feuille*). Bot. Chacune des feuilles qui se montrent au moment du développement du bourgeon.

PRIMO AVULSO NON DEFICIT ALTER (*Le rameau détaché est soudain remplacé par un autre*), Vers de Vigile (*Enéide*, liv. VI, v. 143). « Sur un arbre et dans son épais feuillage est caché un rameau consacré à la Junon des Enfers; sa tige légère et ses feuilles sont d'or; toute la forêt le dérobe aux yeux des mortels, et une vallée ténébreuse l'enferme dans ses ombres. Mais il n'est donné de pénétrer dans l'empire des morts qu'à celui qui a pu détacher de l'arbre le rameau d'or; c'est le présent que Proserpine exige. *Le rameau détaché est soudain remplacé par un autre.* »

« Nous ne terminerons pas sans dire un mot du ministère qui a tracé ce beau programme. Il a tenu, lui aussi, à montrer qu'en Piémont il n'y avait pas disette d'hommes d'Etat : *Primo avulso non deficit alter.* »

L. Plée.

« La femme entretenue ne peut savoir qui elle aimera ni combien de temps elle aimera ; pour elle, la noce suit le veuvage, le veuvage suit la noce; sa passion change de nom propre à chaque instant : *Primo avulso non deficit alter.* »

Granier de Cassagnac.

* **PRINCETEAU**, avocat et homme politique français. — Il est mort au mois d'août 1875, à la suite d'une longue maladie qui, pendant le cours de cette année, le tint à peu près constamment éloigné de l'Assemblée nationale.

* **PRIORITÉ** s. f. — Fin. *Actions de priorité*, Actions conférant un droit de prélèvement sur les bénéfices à partager entre les actionnaires.

PRIOU (Louis), peintre français, né à Toulouse en 1845. Il étudia le dessin à l'Ecole municipale de Bordeaux (1860-1866), puis il apprit la peinture, d'abord sous la direction de M. Gibert (1866), puis sous celle de M. Cabanel (1867). M. Priou s'est adonné à la grande peinture et au portrait, et il est arrivé rapidement à la notoriété. Il a obtenu une médaille en 1869, une première médaille en 1874 au Salon de Paris et une médaille à l'Exposition universelle de Vienne en 1873. Cet artiste distingué débuta au Salon de 1869 par *Hercule et Pan*, qui fut remarqué. Il a exposé depuis lors : *Jules Miot* (1870); la *Coupe et la lyre* (1872); l'*Amour réduit à la raison*, le portrait de *M. Ed. Cazaneuve* (1873); la *Famille de satyres* (1874), tableau fort remarquable; les *Derniers moments de saint Jean-Baptiste*, *Jeux de l'amour* (1875); *Nymphe des bois*, *Souvenir* (1876); *Duo vénitien*, l'*Education des jeunes satyres* (1877), etc.

PRISMENCHYME s. m. (pri-sman-chi-me — du gr. *prisma*, prisme; *egchuma*, matière épanchée). Bot. Variété de tissu végétal caractérisée par la forme prismatique des utricules.

* **PRIVAS**, ville de France (Ardèche), ch.-l. du département, à 607 kilom. S.-E. de Paris, près de l'Ouvèze; pop. aggl., 4,629 hab. — pop. tot., 7,753 hab. L'arrond. compte 10 cant., 108 comm., 128,583 hab.

PRIVAT (SAINT-), bourg de France (Corrèze), cant. de Servières, arrond. et à 48 kilom. de Tulle; pop. aggl., 315 hab. — pop. tot., 1,121 hab.

PRIVAT-DOCENTISME s. m. (pri-vatt-do-sain-ti-sme — rad. *privat-docent*). Organisation de l'enseignement qui admet les privat-docent.

* **PRIZIAC**, bourg de France (Morbihan), cant. du Faouët, arrond. et à 35 kilom. O. de Pontivy; pop. aggl., 171 hab. — pop. tot., 2,636 hab.

* **PROCESSUS** s. m. — Marche, manière de passer d'un état à un autre, loi d'après laquelle se font tous les changements : *La fin suprême du* PROCESSUS *universel est la réalisation de la plus haute félicité possible.* (Hartmann.)

PROCRASTINATION s. f. (pro-kra-sti-na-si-on — du lat. *procrastinatio;* de *crastinus*, du lendemain). Retardement, remise au lendemain.

PROCURALAT s. m. (pro-ku-ra-la — rad. *procureur*). Charge, fonction de procureur général. ‖ Peu usité.

PROCURATORIEN, IENNE adj. (pro-ku-ra-to-ri-ain, i-è-ne — lat. *procuratorius;* de *procurator*, procurateur). Hist. rom. Qui a rapport aux procurateurs, magistrats de l'ancienne Rome.

* **PROGRÈS** s. m. — **Encycl.** Dans notre article du tome XIII, nous avons fait connaître les faits sur lesquels on s'appuie pour affirmer qu'une longue continuité de *progrès* s'est réalisée depuis le plus ancien état de la terre qui nous soit connu par l'histoire ou par les découvertes de la géologie. Si l'avenir doit ressembler au passé, on a donc lieu de croire que de nouveaux *progrès* s'accompliront. Mais la série des *progrès* futurs sera-t-elle indéfinie ou doit-elle s'arrêter un jour? Il nous faudrait, pour répondre à cette question d'une manière satisfaisante, connaître ce qui s'est passé sur d'autres planètes plus anciennes que la nôtre. Si cette connaissance nous était donnée, peut-être acquerrions-nous la conviction qu'à une période plus ou moins longue de *progrès* succédera une période égale de décadence terminée soit par la disparition de tous les êtres pensants et sensibles, soit même par la destruction de la planète. Nous pouvons d'ailleurs, avec assez de vraisemblance, supposer qu'il y a quelque analogie entre la vie des mondes et celle des êtres individuels qui peuplent ces mondes; or, si nous observons comment vivent sur la terre les hommes, les animaux et les plantes, nous voyons chaque homme passer par les phases de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr, de la vieillesse, de la caducité, suivie de la mort; nous voyons aussi chaque animal et chaque plante passer par des phases correspondantes. Depuis la naissance jusqu'à l'âge mûr, il y a *progrès;* ensuite la décadence commence et finit par la mort. On voit donc que, sans pouvoir rien affirmer avec certitude, nous avons quelques motifs plausibles de rejeter comme une illusion l'espérance d'un *progrès* indéfini dans sa durée comme dans son intensité, et de ne croire qu'à un *progrès* limité.

Mais ce *progrès* limité que l'humanité a déjà pu réaliser sur la terre et dont elle peut, avec une grande probabilité, espérer encore le développement ultérieur, pendant un temps plus ou moins long, a-t-il autant d'importance qu'on se l'imagine; a-t-il pour résultat d'augmenter le bonheur de l'homme, de diminuer ses souffrances, de rendre plus vives ses jouissances physiques ou morales? Il existe en ce moment, parmi les plus grands penseurs de l'Allemagne, cette terre classique de la philosophie transcendante, une tendance très-prononcée à nier l'efficacité, au point de vue du bonheur, des plus merveilleuses découvertes de la science et des perfectionnements qu'on peut apporter dans les institutions. Jamais, dans les temps de la plus grande ferveur religieuse, on n'a montré un dédain si profond pour tous les biens terrestres; jamais on n'a répété avec plus de conviction apparente les paroles de Salomon : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* Voici quelques passages empruntés à la *Philosophie de l'inconscient*, de Hartmann, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, à titre de curiosité :

« Examinons les *progrès* si vantés que le monde aurait réalisés. En quoi consistent-ils?... Les *progrès* de la science, au point de vue purement théorique, contribuent peu ou point au bonheur du monde. L'influence de la science sur le *progrès* moral me paraît insignifiante, et je ne vois pas que le *progrès* politique et social ait beaucoup à en attendre. La science est sans doute d'un prix incontestable pour le *progrès* industriel. Mais à quoi servent pour le bonheur de l'homme les perfectionnements de notre industrie? A rien autre chose qu'à augmenter le luxe inutile... Si une culture plus intelligente du sol et la facilité plus grande des communications avec les régions moins peuplées ont assuré aux peuples civilisés des approvisionnements plus abondants, le résultat obtenu a été uniquement l'élévation considérable du chiffre de la population chez les nations les plus éclairées, et plus la population augmente, plus devient grand le nombre de ceux qui sont toujours sur le point de mourir de faim.

» Les derniers grands *progrès* du monde que nous avons à considérer sont les *progrès* politiques et sociaux. Supposons que l'idéal de l'Etat le plus parfait soit réalisé et que l'humanité ait entièrement achevé son évolution politique : qu'est-ce, au fond, que l'Etat politique qu'elle aura ainsi constitué? Une coquille d'escargot sans habitant, une forme vide dont le contenu doit être emprunté ailleurs... L'Etat idéal se borne à préparer le terrain sur lequel il reste ensuite à l'individu à construire, s'il le peut, l'édifice de sa félicité propre.

» On peut encore se rendre compte de l'influence sur la félicité générale des *progrès* réalisés dans le monde sans se préoccuper de savoir en quoi ils consistent. Il suffit de considérer ce qui se passe chez l'individu qui s'élève à une condition meilleure : il ressent du plaisir dans la transition d'un état à l'autre; mais, à son grand étonnement, il voit cette satisfaction s'évanouir bien vite. L'état nouveau et ses prétendus avantages lui paraissent maintenant tout naturels, et il ne se sent pas le moins du monde plus heureux que dans l'état précédent. Il en est de même d'une nation, de l'humanité entière... Lors même que l'humanité parviendrait à prévenir les maladies, à écarter ou à amoindrir les maux les plus affligeants parmi ceux qui tiennent aux conditions physiques et sociales du temps présent, elle verrait en même temps s'imposer plus impérieusement à sa conscience la question de savoir que faire de cette vie nouvelle. Par quel bien d'un prix véritable en combler le vide? Quelle raison aurait-on de supporter la vie dont tout nous a appris à peser le fardeau?...

» A mesure que le *progrès* supprime les imperfections les plus sensibles du monde, on s'aperçoit davantage qu'il n'est pas possible de se faire illusion sur l'imperfection essentielle de notre volonté propre et de la rejeter sur des choses extérieures. On acquiert la conviction que la douleur est inhérente à la volonté, que le mal de la vie est attaché à la vie même et paraît plus dépendant des circonstances extérieures qu'il ne l'est en réalité... Le temps ne fait qu'éclairer davantage la nature illusoire de la plupart de nos joies positives et nous convainc chaque jour que le malheur habite dans notre propre cœur, comme un démon changeant qui se rit éternellement de nous et que rien ne peut chasser dehors.

» La vie de l'individu aboutit donc au complet désenchantement. On finit par reconnaître que tout est absolument vain, c'est-à-dire illusion et néant. »

Faut-il prendre tout à fait au sérieux ce dégoût de toutes choses, ce découragement général qui semblent dominer aujourd'hui dans la philosophie allemande? On pourrait croire qu'au fond il n'y là que des boutades inspirées au moins autant par le désir d'être paradoxal, de dire des choses qui étonnent, que par une sincère conviction. Cependant, quand on cherche à se rendre compte de cette loi du *progrès*, qui est un des principaux articles du symbole généralement admis aujourd'hui par nos libres penseurs, il est impossible de ne pas se poser à soi-même la question suivante : Pourquoi, au lieu de marcher lentement du mal au moins mal, puis au moins mal encore et enfin au bien, la nature ne produit-elle pas le bien dès le premier moment? Cela serait beaucoup plus simple, et l'on ne voit pas du tout pourquoi les choses ne se passent pas ainsi. Dès la première apparition de l'homme, la nature paraît viser au mieux, puisqu'elle donne à cet être qu'elle crée les qualités et les dispositions qui lui permettront de se débarrasser petit à petit de ses imperfections, de progresser jusqu'à ce qu'il arrive à un état satisfaisant; pourquoi ne l'a-t-elle pas créé tout de suite tel qu'il doit être pour répondre complétement à ses vues? Cela n'est pas moins étonnant qu'il le serait de la voir faire justement le contraire de ce qu'elle fait, c'est-à-dire créer des êtres bons tout d'abord, pour avoir le plaisir de les voir dégénérer peu à peu et finir par devenir tout à fait mauvais. Quand on se met en dehors de toute opinion préconçue, on est quelquefois tenté de penser que la prétendue loi de *progrès* pourrait bien n'être, au fond, qu'une loi de changement. Il est vrai que tout changement d'un caractère un peu général est une amélioration au point de vue des êtres nouveaux, des nouvelles formes des choses, puisque c'est ce changement même qui les a appelés à l'existence. Aux animaux et aux végétaux fossiles ont succédé les espèces actuelles : pourquoi ces espèces n'existaient-elles pas au temps des fossiles? Parce que l'état où se trouvaient la terre, l'air, l'eau, les nuages, etc., n'était pas propre à les faire vivre. Pourquoi ont-elles existé ensuite? Parce que les conditions générales sont devenues meilleures pour elles. Mais il faut remarquer que par là même ces conditions sont devenues mauvaises pour les espèces fossiles; le *progrès* pour les uns a été nécessairement un recul pour les autres. De même, si les idées qui ont cours aujourd'hui nous paraissent meilleures que celles du vieux temps, c'est que nous sommes placés précisément dans le milieu où ces idées doivent naturellement être acceptées par la majorité des esprits. Mais si les mêmes idées avaient été exprimées dans un autre temps, dans le moyen âge, par exemple, elles auraient été rejetées comme fausses, comme monstrueuses peut-être, par la majorité des esprits de ce temps, parce qu'elles se seraient présentées dans des conditions où elles n'auraient pas été viables. Pour qui se place à ce point de vue, il semble donc qu'au lieu d'affirmer le *progrès*, il serait plus exact d'affirmer le simple changement, se réalisant en différents temps dans l'ensemble des choses, et il faudrait en même temps faire remarquer que les témoins de ce changement sont toujours naturellement portés à le considérer comme un *progrès*.

Mais puisqu'il y a des changements qui nous apparaissent comme des *progrès* quand ils se réalisent, il doit aussi nous être possible d'en prévoir qui présenteront la même apparence quand ils viendront à se réaliser, et c'en est assez pour que nous nous intéressions à favoriser ces changements futurs, à les préparer dès aujourd'hui par nos études et par nos efforts. Il est vrai que, d'après ce qui vient d'être dit tout à l'heure, il pourra se faire qu'à certains moments nous nous disions : ce qui nous apparaît maintenant comme un *progrès* peut sembler un recul en d'autres temps ou pour d'autres esprits; mais cette pensée ne fera que passer, et nous rentrerons bientôt dans le courant d'idées qui est celui de notre siècle et du milieu dans lequel s'écoule notre vie intellectuelle. Ainsi, il n'est pas à craindre que le découragement apparent, le pessimisme affecté des philosophes allemands se propage ou se généralise. L'homme isolé a toujours cru et croira toujours qu'il est en son pouvoir de faire quelque chose pour améliorer sa position individuelle; les hommes réunis en société ont aussi toujours cru et croiront toujours que certaines mesures prises par eux dans le présent peuvent avoir pour effet une amélioration future des conditions de la vie commune. Il y a donc, ou du moins la plupart des hommes croiront toujours qu'il y a un *progrès* possible, dont la réalisation dépend de nous, et comme il est impossible que nous ne voulions pas notre bien, la recherche du *progrès* sera toujours le but constant des efforts de l'humanité.

PROGRESSISME s. m. (pro-grè-si-sme — rad. *progrès*). Tendance à rechercher partout le progrès.

PROGYMNASE s. m. (pro-ji-mna-ze — du préf. *pro*, et de *gymnase*). Etablissement d'instruction secondaire, en Russie.

PROHIBITISME s. m. (pro-i-bi-ti-sme — rad. *prohiber*). Système économique des prohibitionnistes. ‖ On dit aussi PROHIBITIONNISME.

* **PROKESCH-OSTEN** (Antoine, baron DE), diplomate et voyageur autrichien. — Il est mort en octobre 1876. Ses derniers ouvrages sont : *Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie* (1876-1877, 3 vol. in-8°) et *Mes relations avec le duc de Reichstadt* (1877, in-8°).

PROLÉGAT s. m. (pro-lé-ga — lat. *prolegatus*; de *pro*, au lieu de; *legatus*, légat). Hist. rom. Magistrat qui suppléait le légat.

PROLÉGATION s. f. (pro-lé-ga-si-on — lat. *prolegatio;* de *prolegatus*, prolégat). Dignité, fonction de prolégat.

PROLIFIÉ, ÉE adj. (pro-li-fié — rad. *prolifération*). Bot. Se dit d'une plante où se manifeste le phénomène de la prolifération.

PROLONGATIF, IVE (pro-lon-ga-tiff, i-ve — rad. *prolonger*). Gramm. Qui marque prolongation de la durée du son d'une voyelle. *Dans les mots* ah, ramas, h *et* s *sont des lettres* PROLONGATIVES.

Promenade autour du monde, par le baron Hubner. V. MONDE (Promenade autour du), au tome XI du *Grand Dictionnaire*.

PROMENETTE s. f. (pro-me-nè-te — rad. *promener*). Sorte de chariot à roulettes pour les jeunes enfants qui ne peuvent encore marcher.

Promessi sposi (I), mélodrame et opéra. V. FIANCÉS, dans ce *Supplément*.

PRONONCE s. m. (pro-non-se — du préf. *pro*, et de *nonce*). Suppléant d'un nonce du pape.

PROPÉDEUTIQUE s. f. (pro-pé-deu-ti-ke — du préf. *pro*, et du gr. *paideutikos*, qui a rapport à l'enseignement). Enseignement préparatoire.

PROPHERRHÉTINE s. f. (pro-fèr-ré-ti-ne). Chim. Produit obtenu par le dédoublement de la prophétine.

PROPHÉTINE s. f. (pro-fé-ti-ne). Chim. Principe amer extrait du *cucumis prophetarum*.

PROPIONYLE s. m. (pro-pi-o-ni-le — de *propionique*). Chim. Radical hypothétique de l'acide propionique.

* **PROPORTION** s. f. — Sport. Chiffre exprimant la cote relative d'un cheval, dans les paris, et inversement proportionnel à la valeur présumée du cheval.

Propos de table, par Martin Luther (Eisleben, 1566, in-fol.). Cet ouvrage a été édité par les disciples et les amis de Luther. Ils avaient recueilli et noté avec un soin religieux tout ce qui était sorti de la bouche du maître, qui aimait à causer librement de toutes choses en prenant ses repas, et, malgré le décousu que devaient forcément présenter ces conversations saisies au vol sur toutes sortes de sujets, ils ont avec raison jugé bon d'en faire part au public. Nul livre, en effet, n'est propre à donner une idée aussi complète et aussi juste de ce qu'était Luther dans l'intimité, des sujets sur lesquels il aimait à revenir, de ceux qui excitaient sa verve. Les *Propos de table* nous le montrent dans son intérieur ou au milieu de ses amis, en déshabillé, discutant, priant, riant, s'emportant, dans le plus complet abandon, et très-souvent avec une crudité de langage qui rend aujourd'hui impossible les citations de bon nombre de ses mots. Les *Propos de table* nous donnent encore avec la plus parfaite exactitude les secrets de la bonhomie de Martin Luther, ceux de sa dureté, de sa foi, de ses doutes, de ses bizarreries, de son enthousiasme, de ses petitesses, de ses prostrations intermittentes, de ses superstitions, de ses trivialités plus natives que voulues, de ses grandeurs, enfin de tous ses défauts et de toutes ses qualités. Dans les *Propos de table* encore resplendit l'imagination rapide du réformateur, s'étalent à nu l'intolérance, la furie, la fougue du terrible sectaire, ses virulences haineuses contre ses adversaires, ses sourdes colères contre ses contradicteurs.

Les *Propos de table* ont été recueillis par les amis de Luther tels qu'ils sont sortis de sa bouche, c'est-à-dire en vieil allemand. Très-célèbres en Allemagne, où ils ont eu de nombreuses éditions de 1566 à 1803, date de la dernière, ils étaient inconnus en France. Michelet attira sur eux l'attention en traduisant quelques pages dans ses *Mémoires de Luther*, et M. Gustave Brunet en a donné une traduction complète (Paris, 1844, in-8°). La savante introduction qui l'accompagne raconte l'histoire du livre et démontre en même temps l'authenticité des propos attribués à Luther. A vrai dire, cette démonstration était superflue, puisque jamais personne n'a mis en doute l'authenticité des paroles de Luther rapportées par les compilateurs des *Propos* (Tischreden), et qu'au contraire leur apparition ne souleva en Allemagne que de l'enthousiasme parmi les contemporains de Luther. Il importait seulement de savoir si les *Propos*, tout en étant bien authentiques dans le fond, n'avaient pas été remaniés, arrangés quant à la forme. Le savant traducteur lève tous les doutes à cet égard : les propos sont bien tels qu'ils sont tombés de la bouche du père de la Réforme. Entre autres raisons péremptoires qu'il donne, nous citerons les deux suivantes : la première, tirée de la vénération qu'inspirait Luther à ses disciples et qui leur aurait fait considérer comme un sacrilége de retrancher ou ajouter, si peu que ce fût, à la parole du maître; la seconde raison est tirée de ce fait, que beaucoup de propos ont considérablement gêné dans leurs controverses les sectateurs de Luther peu de temps après sa mort, et que cependant il n'est jamais venu à l'idée d'aucun d'eux, soit de les modifier, soit de les supprimer, ce qui leur aurait été pourtant aussi facile que commode, eu égard à l'époque où ils vivaient. Quant à l'histoire du livre, M. Gustave Brunet nous la raconte en quelques lignes. Après nous avoir montré les amis et les disciples de Luther le suivant dans ses promenades, se mettant à sa table, l'accompagnant dans ses prédications, tantôt causant avec lui, tantôt l'interrogeant, saisissant ses moindres gestes, notant ses moindres paroles, il ajoute : « Ils étaient là, tablettes en main, lorsque leur maître quittait ou reprenait la plume; pardessus son épaule ils venaient lire ses lettres; une exclamation de tristesse ou de joie venait-elle à lui échapper, aussitôt elle était recueillie. Ce que le docteur Martin pensait tout haut, se disait à lui-même, ils l'ont entendu. Il ne pouvait parler dans son lit, dans son sommeil, sans rencontrer un écho. Il était épié jusque dans ses moindres gestes. Les secrets les plus murés de sa vie privée, les arcanes du foyer étaient enregistrés avec édification. » Le premier qui recueillit les *Propos* fut Jean Aurifaber. C'est lui qui a donné l'édition d'Eisleben (1566, in-fol.), suivie par M. G. Brunet dans sa traduction française. Il cite les amis et les commensaux de Luther qui les lui fournirent : c'étaient, entre autres, Antoine Lauterbach, Veit Dietrich, Jérôme Besoldi, Jacques Wiber, Jean Stols, George Rörer, Jean Mathésius, etc.

Naturellement les discussions théologiques tiennent une grande place dans les *Propos de table*. Aussitôt mis sur ce chapitre par un mot plus ou moins intentionnel jeté dans la conversation, soit par un disciple, soit par un ami, Martin Luther ne s'arrête plus. Les questions les plus ardues, il les traite comme en se jouant et avec un laisser-aller, un naturel, une simplicité, nous pourrions presque dire un terre à terre qu'on n'est pas habitué à trouver chez les novateurs en religion, et que d'ailleurs la métaphysique des dogmes exclut. Mais peu importe à Martin Luther! Il parle des sacrements, du péché originel, de la justification, de la prière, de la foi, du royaume de Dieu, du jugement dernier et de l'autre vie, des anges, de l'Ecriture sainte, des conciles, de la connaissance de Jésus-Christ, de l'excommunication, de la parole divine, de l'aumône, du pape, de l'Antechrist, autant de divisions ou chapitres des *Propos de table*, comme des choses les plus ordinaires. Du reste, de quoi n'a-t-il pas parlé dans ce livre étrange à la fois par la forme et par le fond? Outre les questions théologiques ou dogmatiques, nous y trouvons des propos sur le diable, les sorciers, les incubes, les cartes, les apologues et joyeux devis, les Turcs, les juifs, le mariage et le célibat, la polygamie, les papistes, la diète de Worms, le paradis terrestre, Adam et divers personnages nommés dans la Bible, les Pères de l'Eglise, les oiseaux, les insectes, l'histoire naturelle, quelques rois ou princes, l'empereur, les pronostications, les prodiges, les crimes, le suicide, la guerre, divers généraux de son temps, les légendes, la patience, la tristesse, la colère, ses adversaires, les jurisconsultes, le droit, les usuriers, l'ivrognerie, l'astrologie, diverses sciences et arts, divers personnages de l'antiquité, les éléments, les planètes, les visions, enfin sur son ménage. Aucune gradation d'ailleurs dans les sujets; ils sont tous emmêlés et entremêlés de la façon la plus bizarre, de telle sorte que l'ensemble est d'une incohérence presque fantastique.

Le diable et le pape étaient, comme on sait, les deux bêtes noires de Luther; il les assimile souvent l'un à l'autre de la façon la plus plaisante. Sa croyance au diable était une véritable superstition; il croyait le voir, lutter avec lui; une fois même il lui jeta son encrier à la tête, et l'on montre encore la tache d'encre sur la muraille de sa chambre. Les sorciers, les incubes, les vampires, etc., ne venaient que bien loin après dans son imagination. « Le diable, disait-il, cause beaucoup plus souvent avec moi que Ketha. Il m'a causé plus de tourments qu'elle ne m'a donné de joie. Le diable engendra les ténèbres, les ténèbres engendrèrent l'ignorance, l'ignorance engendra l'erreur et ses frères, l'erreur engendra le libre arbitre et la présomption, le libre arbitre engendra l'oubli de Dieu, l'oubli de Dieu engendra la transgression, la transgression engendra la superstition, la superstition engendra la satisfaction, la satisfaction engendra l'offrande de la messe, l'offrande de la messe engendra le prêtre, le prêtre engendra l'incrédulité, l'incrédulité engendra le roi Hypocrisie, l'hypocrisie engendra le trafic des offrandes en vue du gain, le trafic en vue du gain engendra le purgatoire, le purgatoire engendra les vigiles solennelles de l'année, les vigiles de l'année engendrèrent les bénéfices ecclésiastiques, les bénéfices ecclésiastiques engendrèrent l'avarice, l'avarice engendra l'enflure du superflu, l'enflure du superflu engendra l'abondance, l'abondance engendra la rage, la rage engendra la licence, la licence engendra l'empire et la domination, la domination engendra la pompe, la pompe engendra l'ambition, l'ambition engendra la simonie, la simonie engendra le pape et ses frères vers l'époque de la captivité de Babylone. Après la captivité de Babylone, le pape engendra le mystère d'iniquité, le mystère d'iniquité engendra la théologie sophistique, la théologie sophistique engendra le rejet de l'Ecriture sainte, le rejet de l'Ecriture engendra la tyrannie, la tyrannie engendra le meurtre des saints, le meurtre des saints engendra le mépris de Dieu, le mépris de Dieu engendra la dispensation, la dispensation engendra le péché volontaire, le péché volontaire engendra l'abomination, l'abomination engendra la désolation, la désolation engendra le doute, le doute engendra la recherche des bases de la vérité, et c'est ce qui révèle la désolation ou l'Antechrist, c'est-à-dire le pape. » Ainsi, pour Martin Luther, le diable et le pape c'est tout un; ses abattements subits et fréquents, surtout dans les dernières années de sa vie, provenaient de la crainte extraordinairement superstitieuse que lui inspirait le premier, et sans doute aussi de son amer désappointement de n'avoir pas réduit la papauté à néant. Mais à côté de ces abattements, quels retours vigoureux de virilité! Alors pas de grands mots, nul emportement; une phrase froide, incisive sous forme de sentence qui ressemble à un défi : « Le diable, dit-il à ses amis, a juré de nous tourmenter sans relâche, mais il mordra dans une noix creuse. » Evidemment tout n'était pas à l'adresse du diable le père dans cette phrase; diable le fils, ou pour mieux dire, le pape, y avait sa bonne part.

Après le diable, les sorciers et les incubes, viennent les contes, apologues et joyeux devis, parce que, dit Luther, « quoiqu'un chrétien doive être circonspect dans ses propos, afin de n'offenser personne, cependant, pour délasser l'esprit, une conversation enjouée est permise. Parmi les joyeux devis de Luther, il y en a d'assez lestes : « Un gentilhomme, dit-il, ayant été interrogé par sa femme sur la vivacité de l'attachement qu'il avait pour elle, lui répondit : « Je t'aime au- » tant qu'une bonne décharge de ventre. » Elle fut courroucée de cette réponse; mais le lendemain il la fit monter à cheval et l'y retint toute la journée, sans qu'elle pût satisfaire à ses besoins; alors elle lui dit : « Oh! seigneur, » je sais maintenant à quel point tu m'aimes; » je te conjure de t'en tenir là dans l'atta- » chement que tu me portes. »

Terminons cette analyse des *Propos de table* par une citation qui nous fait pénétrer dans l'intérieur du docteur Martin Luther. Ici c'est le père, le croyant, le mari, le simple mortel en un mot, qui parle ou plutôt qui est en scène. La femme du docteur Luther dit un jour qu'il ne lui restait plus que trois mesures de bière, et le docteur dit : de ces trois, Dieu peut en faire quatre, si telle est sa volonté. Je sais vivre de peu; je suis né de parents pauvres; mon père exerçait la profession de mineur, et il était dans l'indigence; ma mère portait sur son dos à la maison tout le bois dont il était besoin. Je suis plus riche que tous les théologiens papistes du monde entier; j'ai une femme et six enfants que Dieu m'a donnés, et les papistes sont indignes de posséder de pareils trésors Je me suis marié le 12 juin 1525; mon fils aîné, Jean, est né le 5 juin 1526; Elisabeth, en 1527; Magdeleine, en 1529, la veille de l'Ascension; Martin, le 7 novembre 1531; Paul, le 28 janvier 1533; Marguerite, en 1534. Je confie à Dieu ce que j'ai reçu de lui. »

PROPRIÉTARISME s. m. (pro-pri-é-ta-ri-sme — rad. *propriétaire*). Etat, condition de propriétaire; régime économique fondé sur la propriété.

PROPTYSIE s. f. (pro-pti-zî — du gr. *ptusis*, crachement). Méd. Syn. d'EXPECTORATION.

PROPULSIF, IVE adj. (pro-pul-sif, i-ve — rad. *propulsion*). Qui produit la propulsion : *Une roue* PROPULSIVE.

PROPYLÈNE-SULFITE s. m. (pro-pi-lè-ne-sul-fi-te). Chim. Sel de l'acide propylène-sulfureux ou tritylène-sulfureux. ‖ On l'appelle aussi TRITYLÈNE-SULFITE et DISULFOPROPOLATE.

PROPYLÈNE-SULFUREUX adj. (pro-pi-lè-ne-sul-fu-reu). Chim. Se dit d'un éther sulfureux acide à base de propylène ou tritylène. Cet acide est encore désigné par les noms d'acide tritylène-sulfureux et d'acide disulfopropolique.

PROPYLÉTHYLACÉTONE s. f. (pro-pi-lé-ti-la-sé-to-ne — de *propyle*, de *méthyle*, et de *acétone*). Chim. Acétone qui se rencontre dans les produits de la distillation du butyrate de calcium.

PROPYLIQUE adj. (pro-pi-li-ke — rad. *propylène*). Chim. Se dit de tous les corps qu'on regarde comme dérivés du propylène.

PROPYLMÉTHYLACÉTONE s. f. (pro-pil-mé-ti-la-sé-to-ne — de *propyle*, de *méthyle*, et de *acétone*). Chim. Acétone qui résulte de l'action du chlorure de butyryle sur le zinc-méthyle.

PROPYLPHYCITE s. f. (pro-pil-fi-si-te — de *propyle* et de *phycite*). Chim. Composé mal étudié, sur la nature duquel les chimistes ne sont point fixés et qui, pour Carius, serait un mélange de trois corps, savoir : de dichlorhydrine non décomposée, d'acétone substituée et de bromodichlorhydrine propylphycitique.

PROSAPOTHLIPSE s. f. (pro-za-po-tli-pse — du gr. *pros*, contre; *apothlipsis*, pression). Chir. Sorte du suture du crâne.

PROSOPALGIQUE adj. (pro-zo-pal-ji-ke — rad. *prosopalgie*). Pathol. Qui se rapporte à la prosopalgie, c'est-à-dire à la névralgie faciale.

* **PROSOPITE** s. f. (pro-zo-pi-te). Minér. Minéral qui se présente en cristaux engagés, blancs ou gris, ressemblant à la barytine.

PROSPECTEUR s. m. (pro-spè-kteur — du lat. *prospicere*, rechercher). Agent des mines préposé au sondage, au moyen de la pioche, des terrains métallifères, pour la découverte des gisements : *Il est bien peu de crêtes qui n'aient été fouillées par la pioche du* PROSPECTEUR. (Journal officiel.)

PROSPECTION s. f. (pro-spè-ksi-on — du lat. *prospicere*, examiner d'avance). Recherche des gisements aurifères.

PROT s. m. (pro). Ornith. Nom du dindon, dans quelques départements de l'Ouest.

* **PROTAIS** (Alexandre-Paul), peintre français. — Ce peintre distingué a été promu officier de la Légion d'honneur en 1877. Parmi les dernières toiles qu'il a exposées, nous citerons : *Une mare*, *Gardes-françaises et gardes-suisses* (1875); la *Garde du drapeau, souvenir de l'armée de Metz*, et *Une étape* (1876); *Passage de rivière, août* 1870 (1877), etc.

PROTÉISME s. m. (pro-té-i-sme — du nom mythol. *Protée*). Tendance à se transformer, à prendre des formes variées.

PROTESTABLE adj. (pro-tè-sta-ble — rad. *protester*). Qui peut être protesté : *Effet* PROTESTABLE.

PROTHÉITE s. f. (pro-té-i-te). Minér. Pyroxène en cristaux d'un vert sombre, qui se trouve à Zillerthal, dans le Tyrol.

PROTIDE s. f. (pro-ti-de). Chim. Produit obtenu par l'action de la potasse sur la protéine.

PROTISTE adj. et s. m. (pro-ti-ste — du gr. *prôtos*, premier). Se dit du premier embranchement des psychodiaires, c'est-à-dire d'une classe d'êtres où l'on remarque un premier degré d'organisation encore informe.

PROTOBLASTE s. m. (pro-to-bla-ste — du gr. *prôtos*, premier, et de *blaste*). Cellule animale ou végétale qui est le premier élément du germe.

PROTOMOTHÈQUE s. f. (pro-to-mo-tè-ke — du gr. *protomê*, buste; *thêkê*, boîte, dépôt). Salle où se trouve une collection de bustes.

PROTOPLASMATIQUE adj. (pro-to-pla-sma-ti-ke — rad. *protoplasma*). Physiol. Qui se rapporte au protoplasma. ‖ Syn. de PROTOPLASMIQUE.

PROTRUS, USE adj. (pro-tru, u-ze — du lat. *protrusus*). Se dit d'un organe qui semble avoir été poussé devant un autre.

Proudhon (CORRESPONDANCE DE P.-J.) [Paris, 1874-1875, 8 vol. in-18]. Cette publication importante a été faite par les soins de la famille et des amis du célèbre publiciste. Sainte-Beuve, qui avait eu entre les mains une partie de cette volumineuse correspondance, avait déjà attiré sur elle l'attention. « Je suis persuadé, disait-il, que, dans l'avenir, la correspondance de Proudhon sera son œuvre capitale, vivante, et que la plupart de ses livres ne seront plus que l'accessoire et comme des pièces à l'appui. » Le fait est que ce recueil fournit sur l'histoire des idées de Proudhon et leur enchaînement dans son esprit les documents les plus intéressants. On y trouve en germe, non-seulement ses principaux écrits, mais les indications les plus lumineuses et les plus précises sur les travaux qu'il se proposait d'entreprendre. Il y a là la matière condensée d'une cinquantaine de volumes qu'il entrevoyait et qu'il n'a pu mettre au jour. Sitôt qu'une idée lui venait, il en entretenait l'un ou l'autre de ses nombreux correspondants et lui déroulait le plan de l'œuvre avec un entraînement merveilleux; il se livrait tout entier, provoquait la réplique et la contradiction, et tels de ses exposés sont si complets, que rien n'y manque que les développements indiqués.

Nous pouvons reprendre, à l'aide de ces lettres, la plus grande partie de l'histoire de Proudhon et surtout de l'histoire de ses opinions, car c'est surtout de ses idées ou de ses jugements sur les faits qu'il aimait à s'entretenir. Notons d'abord, dans une lettre de 1834, l'aveu qu'il fait de son inaptitude à écrire sans avoir longtemps mûri et couvé l'idée avant de la mettre au jour. On lui avait proposé une collaboration à un journal, une besogne facile; il y renonça. « Je suis incapable, écrit-il, de travailler à jour et heure fixes; en matière de journaux, j'ai essayé, pendant une après-dînée entière, de faire un résumé de nouvelles étrangères, où je n'avais rien à mettre de mon cru; je me suis battu les flancs sans pouvoir en venir à bout. J'ai eu plus tôt fait d'écrire deux lettres et ce que vous avez sous les yeux que de me mettre seulement au courant des affaires de la Suisse. J'ai, je crois, quelque facilité à rendre mes idées, et il est tel jour où je ferais un volume de ce qui me trotte dans la tête; mais les billevesées d'un cerveau à paradoxes, les hallucinations d'un esprit romanesque ne sont point pour remplir les colonnes d'un journal; or, je vous préviens que c'est d'après ce fonds acquis que je forme tous mes jugements; c'est le critérium que j'applique à tout ouvrage, toute doctrine, tout événement. Mais j'ai besoin d'un assez long temps pour saisir les rapports des choses, les concevoir nettement, former mon opinion et l'exprimer ensuite; enfin, je reviens à l'expérience que j'en ai faite aujourd'hui même : un thème d'écolier en humanités dépasserait ma portée. »

Un autre de ses correspondants lui recommandait, pour s'assouplir la main, de faire de la critique d'art, de la littérature pure, des vers! Proudhon lui répondit vertement.

« Je vous assure, s'écrie-t-il, que j'ai une démangeaison terrible d'envoyer la littérature au diable; cela m'ennuie et m'excède. Je n'ai pas cette patience dont parle Béranger, et que je vous souhaite. Je voudrais pouvoir parler par formules, mettre tout ce que je pense en une feuille; j'en tirerais tous les ans deux mille exemplaires que j'enverrais gratis et franco partout; et puis je composerais des lignes de plomb. Que je fasse des vers! Voulez-vous que je me fasse saigner, que je me mette au lit, que je prenne l'émétique ou l'ipécacuana! J'aime mieux faire tout cela que des vers. Vous, vous irez loin; vous avez la manie de l'art : vous sentez le beau littéraire, qui me fait bâiller, vous êtes homme à souffrir dix ans pour un succès. Votre vocation se montre bien plus dans vos remarques que dans vos œuvres, et la raison en est simple : dans la critique, la raison et le goût se montrent, tandis que la composition les déguise!... »

Ce qui est plus intéressant encore, c'est de suivre les impressions du publiciste, soit à propos de ses livres et des procès qu'il lui fallut subir, soit à propos des événements politiques. Voici comment il annonce son fameux livre, la *Propriété, c'est le vol :*

« Voici quel sera le titre de mon nouvel ouvrage, sur lequel je désire que tu me gardes le secret : *Qu'est-ce que la propriété? C'est le vol*, ou *Théorie de l'égalité politique, civile et industrielle.* Je le dédierai à l'Académie de Besançon. Ce titre est effrayant; mais il n'y aura pas moyen de mordre sur moi; je suis un démonstrateur, j'expose des faits; on ne punit plus aujourd'hui pour dire, sans blesser personne, des réalités même fâcheuses. Mais si le titre est alarmant, ce sera bien pis de l'ouvrage. Si j'ai un éditeur habile et remuant, tu verras bientôt le public dans la consternation. Prends la proposition qui me sert de frontispice à la lettre et attends-toi à la voir prouver par raisons mathématiques, ce qui est autrement concluant pour les hommes d'à présent que des preuves